

## L'ombre d'une danse

### Une nouvelle de Béatrice Hugues, Quimper (Finistère)

Sur la place d'une petite ville, les soirs d'été, un couple vient danser. Sous les regards troublés, parfois gênés, souvent émus de quelques passants. Et de notre narrateur, spectateur fasciné.

La lumière du soleil éclaire un peu trop fort nos maux et nos misères. Nous, on préfère la lune, ou bien les lampadaires pour éclairer nos rêves vains ou éphémères.

Une soirée d'automne. Les cafés rentrent leurs terrasses. La place principale de cette ville de province où je vis depuis toujours s'éteint doucement. Les pavés sont mouillés par une pluie qui vient de s'arrêter. Ils reflètent par petites touches jaunes et blanches la lumière des lampadaires.

Un couple sort du café d'en face. L'homme est un peu saoul, il titube. La femme rit, ne semble pas savoir pourquoi. Mais dans son rire retentit l'écho d'une joie.

Et c'est ce qu'ils incarnent, ces deux-là que j'aperçois du café où je suis serveur, la joie simple d'un jeune couple simple. Est-ce bien un couple ? Personne ne le sait. Entre eux, jamais de geste ou de mots d'amour. Pourtant, dans leurs yeux, dans leur manière de se mouvoir ensemble, se devine une sorte de communion parfaite. Mais que sait-on des autres, même de ceux que l'on croit connaître mieux que soi-même ? Une infime partie. Et même si l'on devait recueillir toutes les infimes parties que chacun possède d'une personne, on n'obtiendrait pas toutes les pièces du puzzle, mais l'énoncé complet d'une énigme. Chaque personne est une énigme, et chaque vie est une tentative de résoudre sa propre énigme.

### Sur un air de tango

Tout le monde connaît ce couple. Moi, je ne leur ai jamais parlé. Ils vivent dans un monde à eux. Surtout elle. Certains disent qu'elle est folle. D'autres qu'elle est tout simplement idiote. Je dirais qu'elle a l'esprit simple. Riant et titubant, ils traversent la place et disparaissent.

Un peu plus tard, ils descendent d'une vieille Renault qu'ils viennent de garer sur la place déserte et humide, ouvrent le coffre. S'élève alors un air d'Astor Piazzolla suffisamment fort pour être entendu de toute la place. Elle porte une robe noire, un foulard de soie jaune, des gants noirs montant jusqu'aux coudes et des talons aiguilles. Lui, en costume avec un gilet qui laisse voir une chemise blanche aux manches larges, porte un chapeau. Ils semblent sortir tout droit d'un autre temps. J'ai toujours l'impression qu'ils ne commencent à vivre dans notre monde qu'à ce moment là, sur cette place. Sortent-ils d'un rêve ?

Le bandonéon de Piazzolla entame la longue plainte d'un tango triste. Les cavaliers s'enlacent et ajustent leur pas. Ils dansent et se synchronisent, se comprennent, sans mot dire, et les gestes s'harmonisent.

Les mains se rejoignent, les corps, les yeux. Ils ne sont plus qu'un, forme indicible, mouvante, n'obéissent qu'aux lois qu'imposent la musique, son tempo, ses accords et arpèges. La musique est un tango, mais leur danse n'en est pas un, ce n'est pas non plus une valse, ni une salsa, ce sont des figures à eux, engendrées par chaque note, chaque pulsation.

### Ils deviennent jazz

La musique résonne dans leur moindre frémissement. Leurs ombres se réunissent, se scindent, se rassemblent à nouveau. Elles transcendent la place scintillante, scène improvisée dont les réverbères sont les projecteurs.

L'ombre de leurs corps en mouvement ondule, fluide, habile. Les passants n'ont plus d'yeux que pour eux et jamais deux personnes n'ont semblé être aussi seules et à l'abri des regards.

Louis Prima joue de sa trompette, alors ils seront trompette, ils seront jazz. C'est étonnant comme ils deviennent ce qui les pousse à danser. Ils sont tristesse et mélancolie, ils sont sensualité, ils sont désordre et agitation, ils sont le souffle fort de saxophone ou bien le mince crissement d'une corde de violon, ils sont la vibration des cordes frappées du piano.

D'épuisement il tombe par terre ; elle se laisse tomber à son tour. Quelques passants les applaudissent timidement. S'étaient-ils seulement aperçus de leur arrivée ? Haletants sur les pavés mouillés, ils s'en iront seuls, comme ils étaient venus, laissant la place encore plus vide qu'elle ne l'était avant leur arrivée. Persiste pourtant l'écho de quelque talon frappant le macadam sur une mesure brève, de quelque escarpin glissant sur le sol le temps que se prolonge une note.

La journée, ils vivent comme tout le monde. Lui a des amis. Il est sympa à ce qu'on dit. Son visage est ordinaire. Grand et mince, il ne ressemble pas vraiment à un danseur de salon. Au près d'elle, il acquiert une belle prestance.

### Les rumeurs vont bon train

Certains racontent qu'il a une maladie incurable. Je ne sais pas si cela est vrai. Les rumeurs vont bon train dans ces petites villes de province. Quelle maladie peut-il avoir ? Il semble aller très bien...

Elle, très maigre, un peu courbée, semble peu sûre d'elle. Jamais coiffée, elle est habillée d'une drôle de façon, assez ancienne, avec de vieux chemisiers brodés, des pantalons informes.

Tous deux ne sont pas vraiment beaux, mais lorsqu'ils dansent, revêtus de leurs costumes, harmonieux et élégants dans leurs gestes, alors ils le deviennent.

Ils reviennent régulièrement le soir, quand la place est vide et noire ou quand les bars sont encore ouverts. Je crois qu'ils aiment danser pardessus tout, mais aussi qu'on les regarde.

Peut-être pour se dire que leurs danses ne sont pas des rêves. Ou qu'ils ont besoin des autres pour mieux les oublier au moment même où leurs pas se mettent à suivre le rythme de la musique. Peut-être aiment-ils être contemplés, tout simplement. Ils semblent pourtant si loin des regards.

Jamais je n'ai vu la jeune fille seule ou avec une amie, elle ne sort qu'avec son partenaire. Je ne sais même pas si elle a une famille. Certains disent qu'elle vit dans un foyer d'accueil, d'autres disent qu'elle est placée dans un centre spécialisé. Personne ne sait vraiment. Il paraît qu'elle est sujette à des crises de schizophrénie, mais enfin, ce sont des rumeurs de village, je ne sais pas où est le vrai, où est le faux.

### L'absence soudaine

C'est vrai qu'elle est étrange. Effrayée par tout contact humain. Elle peut à peine répondre quelques mots quand on l'aborde, ensuite elle rougit et s'en va. Quand elle est avec lui, c'est lui qui parle à sa place. Il parle peu lui aussi. Sauf avec elle. En sa compagnie, il est plus bavard, doux et attentif. J'ai rarement vu d'homme au comportement aussi fraternel, aussi attentionné. Il prend soin d'elle. Ce qui accentue aussi la rumeur qu'elle n'est pas tout à fait normale, qu'il est obligé de s'occuper d'elle. Peut-être, mais je ne le crois, pas, il me semble qu'il l'aime sincèrement.

Ils ont une complicité que j'envie. Ils semblent se connaître encore mieux qu'un frère et une sœur. C'est une relation que je n'ai jamais eu l'occasion de voir de nouveau après eux. Aussi pure, avec une telle simplicité.

Ils ne se rendaient pas compte qu'il affichaient aux yeux de tous un modèle de relation humaine.

Cela fait quatre ans que je les vois danser le soir, ponctuellement. Je trouve qu'ils sont comme une image. Une belle image qui va bien avec le pavé mouillé de Bretagne, avec le lampadaire de la vie nocturne, avec le vide et le silence.

Ils sont des êtres qui resplendent silencieusement et qui subliment les lieux déserts. L'été suivant, leur absence m'étonne. Au mois de juin, ils viennent toujours dans le coin.

Et une soirée de juillet, j'aperçois enfin leur voiture se garer sur la place. Il n'y a plus que moi ce soir là, je ferme le dernier bar. Je me dis qu'ils doivent être tous les deux. Mais elle sort seule.

### Je devine l'homme qui l'entraîne

Elle choisit ce morceau d'Astor Piazzolla sur lequel ils dansaient souvent, et sur les premiers temps, elle se met à faire quelques pas. Elle porte une robe bleu nuit, un foulard de soie violet, des chaussures de tango et ses gants noirs. Elle est radieuse ainsi. Elle tournoie légèrement, oscille, se balance, et puis il me semble qu'elle sourit à quelqu'un. Je regarde, mais la place est déserte. Je la vois tendre la main, saisir une main invisible. Alors je comprends.

Cette main la fait tourner, la fait avancer, reculer, et ainsi guidée par ce corps indiscernable, elle commence à danser. Elle, seule, faisant tourner sa robe légère, voler ses cheveux clairs, étendant ses jambes effilées, étirant ses bras gracieux, envahissait la place, mais sans l'amour, ou bien avec... je ne sais pas.

Les pas résonnent différemment cette fois-ci, il manque un son qui leur réponde. Elle l'entend aussi, ce bruit manquant, et tape plus fort sur le sol encore. Elle tourne plus vite, accélère, multiplie et exagère ses pas et ses mouvements. En la regardant se mouvoir seule, je les vois tous les deux. Je devine l'homme qui l'entraîne. Elle a des gestes précis qui laissent imaginer parfaitement la place, le mouvement, la position du partenaire de danse. Elle lui sourit.

Elle connaît tous ses gestes, elle connaît son corps, sa taille, sa corpulence et sa force, elle connaît toutes ses attitudes. À tel point que même en la regardant danser seule on croit voir un couple.

### Danse avec son passé

Ce que je ressens ce soir-là est entre la gêne devant une personne seule et folle qui parle à un interlocuteur imaginaire et la compassion devant la douleur de cette fille sans l'homme qui, je le sais, est pour elle un guide, un soutien. Le pas solitaire de la danseuse m'afflige. C'est étrange, je ne sais pas, alors, si elle a fait le choix de venir sans lui, ou bien si elle est consciente de son absence.

Mais la danse est tristement belle et la femme étrangement belle. Cette chorégraphie est mystérieusement éblouissante et troublante, énigmatique, à l'image de cette fille.

Soudain, elle trébuche et tombe. Elle tend alors sa main. Fait mine d'être hissée, et de se relever grâce à un bras tendu. Un vague « merci », un sourire, et elle danse de plus belle.

Puis, elle cesse, essoufflée. Elle veut se laisser tomber, mais se résigne. Tend la main à son partenaire imaginaire qui se relève, sans doute. Et ils partent.

J'imagine que la souffrance est venue rencontrer la jeune fille, un matin et lui a demandé : « Veux-tu danser avec moi ? »

Entre danser avec la souffrance et danser avec un souvenir, la jeune fille a choisi une valse avec son passé. Elle est revenue. Plusieurs fois. S'étreindre avec son ombre. Toujours aussi belle, s'adonnant à toutes sortes de danses. Autant de lenteur et la gravité de mouvements lents et solennels sur une musique triste peuvent s'accorder avec la situation, autant les pas rapides et enjoués sur une musique gaie oscillent entre le ridicule et le tragique.

### Accablante valse funèbre

Les danses joyeuses sont les plus douloureuses et les plus gênantes pour le spectateur. La scène est parfois même inquiétante ou effrayante lorsque la danseuse tombe, ou rit, ou perd son partenaire. Parfois, elle ne le voit plus. Peut-être un instant de lucidité. Mais alors elle appelle, en riant, comme si c'était un jeu « Où es-tu ? » Et puis, lorsque le sourire commence à s'effacer, qu'elle commence à douter, elle le retrouve. « Mais où étais-tu ? ». Et ils dansent. La danse hante la place chaque soir. Majestueuse et macabre.

Elle devient de plus en plus obscure aux yeux de tous, ne magnifie plus l'espace et le rend plus lugubre encore que dans les plus froides nuits de l'hiver. Chaque jour, je souhaite que la jeune femme ne revienne pas. Chaque soir, la voiture se gare, et la musique commence. Les talons aiguilles se posent sur les pavés luisants et les bras se tendent vers un corps impalpable. Chaque nuit, la valse funèbre m'accable.

Jusqu'au mois d'octobre, elle vient tous les soirs. Les nuits commencent à se faire froides et brumeuses. Les gens la laissent danser. Chacun sait quelle douleur l'habite. Mais tout le monde évite de voir ce spectacle désormais. Sinistre et angoissant, il est trop pénible. Si dur malgré la douceur de la jeune fille. Certains pourtant persistent à dire que « c'est beau qu'elle sublime son mal, et que c'est mieux que d'aller boire seul dans son coin ».

Je me rappelle les rumeurs. Je me rappelle celles qui circulaient sur la maladie du jeune homme. Peut-être dansaient-ils ensemble pour éviter de danser chacun avec sa propre misère.

### Une trêve dans leur bataille quotidienne

Ils se regardaient et voyaient l'homme et la femme vivants et exaltés qu'ils pouvaient être. La solitude, ou un reflet, les renvoyait brusquement à leur maladie et ne les réduisait qu'à cela.

Leur danse – et son inexplicable rayonnement – avait peut-être davantage de sens ; elle était le lieu où ils partageaient leurs maux, les entremêlaient, les transformaient dans une création sans fin, à l'image de leur amour.

Noble et pure, la danse était une trêve dans leur bataille quotidienne contre leurs angoisses, un refuge sur leur chemin misérable et sinueux.

Une soirée de fin d'octobre. Elle danse toujours.

Mais soudain, au milieu d'une danse, alors qu'elle se retourne pour retrouver son partenaire quitté le temps d'un tour sur elle-même, elle perd l'équilibre et tombe violemment par terre. Elle tend la main, elle attend que celle du danseur l'aide à se relever. Elle cherche cette main mais elle ne la trouve pas, ne la voit pas. Elle tâche de se relever mais retombe. Elle regarde tout autour d'elle, déconcentrée, tourne la tête dans toutes les directions, s'affole. Puis elle baisse les yeux, se fige.

Un moment plus tard, lentement elle se lève. C'est comme si elle s'était dit : « Je capitule ».

Elle tâche de marcher. Chancelle, trébuche. Ne semble plus savoir comment mettre un pied devant l'autre. Et s'effondre. Il était pour elle celui qui assure l'équilibre et la protection. Et aujourd'hui, bancal et vulnérable, seule, elle ne sait plus comment marcher.

Comment fait-on pour vivre ?

### La dernière fois

Personne n'a jamais compris pourquoi, ni avec quelles forces elle décide quand même d'essayer. Voir comment on fait, pour vivre en vrai, en fin de compte.

La petite fille perdue fait quelques pas, difficilement, puis s'immobilise. Elle reste, ainsi, debout, vacillante, à regarder nulle part, longtemps, des minutes qui me paraissent des heures. Et elle tombe de nouveau. J'ai l'impression qu'elle s'est évanouie, j'avance, mais elle me fait signe de ne pas approcher. Elle se traîne jusqu'à sa voiture. J'aurais aimé ne jamais la voir ainsi. J'aurais aimé que cet instant n'ait jamais existé.

Elle est revenue le lendemain.

C'est Albinoni qui jouera le dernier couplet, avant que cette place ne connaisse plus jamais de mélodie.

Elle a péniblement marché jusqu'à un muret, puis s'est assise, et a observé. Elle a contemplé leur ombre troublant les lieux dans une dernière valse. Elle a regardé tout au long du morceau de musique le couple qu'ils étaient. Ses yeux brillants parcouraient l'espace, suivaient les silhouettes mouvantes, solennelles. Je les ai vus moi aussi habiter une dernière fois leur scène urbaine avec les lampadaires pour projecteurs, et les pavés humides scintillants pour parquet fastueux.

Les dernières notes ont retenti, alors elle est partie.

Je savais ce soir-là que je ne la reverrais plus danser. Je tourne le dos à la place et m'en vais marcher dans les ruelles sombres et vides.